



L'eau du bain

Carole Menabem-Lilin

« Je n'aurais sans doute pas du jeter le bébé avec l'eau du bain », pensa Sandra.

Mais il était trop tard. Le bébé avait glissé avec les eaux de la cuvette. Il voguait loin, déjà, dans son moïse, il voguait, riant aux nénuphars.

Il riait, Sandra en était certaine : elle scrutait attentivement le couffin et son chargement, depuis la fenêtre grillagée de la chambre où ON la retenait prisonnière.

« Ce bébé », songea-t-elle.

« Ce bébé... »

A présent qu'elle ne l'avait plus, elle le voulait.

A présent qu'elle l'avait jeté, la douleur commença de diffuser dans son ventre.

Elle avait mal au ventre comme lorsque l'on se sent vide.

Elle était vide.

Elle considéra alternativement le bébé, là-bas sur l'étang, et l'Orifice crayeux par lequel il avait glissé.

L'Orifice était long, courbe, compliqué,

Bombé par endroits.

Elle examina mieux l'Orifice, puis baissant la tête mesura ses hanches du regard, et songea qu'elle pourrait, peut-être, à son tour...

Que peut-être, elle pourrait... ?

Mais face à elle les miroirs déformants qu'ON avait fait placer dans la chambre lui renvoyèrent une image énorme.

« Non, elle ne pourrait jamais, lui affirma son premier reflet.

Jamais, répéta le second miroir.

T'introduire là-dedans ?

Mais... mais ja, poursuivirent en abîme les miroirs

Duire toi ? Ja non », s'emmêlèrent-ils bientôt.

Trop soucieux de bien faire.

« Sont-ils si soucieux de bien faire ? pensa Sandra. Craignent-ils donc d'avoir tort ? »

Sandra réfléchit un moment à cette grave question de la réflexion des miroirs.

Puis : « Mais ce n'est pas la question. »

Et, reportant son regard sur l'Orifice :

« Je vais essayer tout de même », s'exhorta-t-elle.

« ... Oui, essayer. »

« Après tout, c'est mon bébé qui se trouve là-bas... Et il risque d'être volé, tué ou mangé avant qu'il ne parvienne à la rive. »

« Et il peut même lui arriver pire, quand il sera à la rive... »

Ce qui pouvait lui arriver de pire qu'être tué ou mangé, Sandra ne le précisa pas.

Elle se sentait trop coupable pour avoir beaucoup d'imagination.

Elle soupira, considérant de nouveau l'Orifice, puis le berceau qui était passé par là, et s'éloignait maintenant.

« Ah là là, se gourmanda Sandra.

« J'aurais bien dû y penser avant.

Je ne pense à rien.

Un beau jour ce pourrait être mon bras ou ma jambe qui partiront par là avec l'eau du bain.

Une partie de moi, et je n'y prendrais même pas garde.

Il est vrai que pour ce que je fais de moi, enfermée là-dedans... il est vrai qu'au point où j'en suis... perdre un membre ou deux... qu'est-ce que ça changerait ? »

Elle réfléchit.

« Mon reflet dans les miroirs ?... »

Elle cacha ses bras derrière son dos – mais constata que l'image lui renvoyait toujours ses deux bras complets, tendus devant elle en un geste d'adoration.

« Eh bien voilà, conclut-elle.

« Cela ne changerait rien.

« Que je sois complète ou incomplète.

« Ici où là.

« Présente ou absente... »

Les miroirs, rassurés par ce petit jeu, lui souriaient. Elle se souriait par leur intermédiaire. Alors que son vrai visage devait être boudeur.

« Non, tout de même, c'est insupportable.

Insupportable.

Je dois me retrouver, retrouver cette chose qui flotte, là-bas.

Elle est réelle cette chose, elle a commencé à crier...

Peut-être m'appelle-t-elle ? »

En effet, le bébé pleurait.

Peut-être ennuyé par des oiseaux qui s'étaient posés sur le rebord du moïse, et qui cherchaient ses yeux ou son ventre.

Peut-être seulement alerté par cette sensation de vide.

Tout cet espace vide autour de lui, flottant.

Tout ce vide créé par l'absence, et rien pour le remplir...

Et Sandra eut mal.

Jusqu'à maintenant, à la vérité, Sandra n'avait pas considéré ce bébé comme sien.

Il n'était qu'une excroissance supplémentaire imposée par ON, par ON qui l'avait enfermée.

ON était doué de plus d'instinct de la propriété qu'il n'en fallait pour deux. Sandra, dépossédée, s'était abdiquée au fil des mois.

Pourquoi se fatiguer avec des sentiments inutiles, puisque tout ce qu'elle éprouvait devenait immédiatement proie des miroirs espions ? Pourquoi faire quoi que ce fut, puisque tout ce qu'elle laissait voir était tôt ou tard aspiré, digéré, annihilé par ON ?

Sandra n'avait de toute façon jamais été bien définie. Enfant, elle avait été la projection de ses parents, qui la considéraient comme la Prunelle de Leurs Yeux et la surveillaient en conséquence. Sans doute avaient-ils raison de la protéger ainsi : les adultes la trouvaient si belle qu'ils voulaient sans cesse la « manger de baisers » selon leurs propres termes. Pour se défendre de leur appétit, Sandra s'était appliquée à devenir très froide. Son inexpressivité plaisait à ses parents. « Cette enfant est si sage, disaient-ils... Si mûre pour son âge. » Posséder la sagesse, en avait conclu Sandra, c'est ne rien penser.

D'ailleurs laissât-elle échapper quoi que ce fût d'inhabituel, osât-elle une question un tantinet personnelle, et elle leur faisait immédiatement de la peine. « Oh là là, ton père est en colère ! » s'écriait la mère. Et, la prenant à part, elle lui chuchotait : « La prochaine fois, maîtrise-toi mieux ». Quant à son père, il lui reprochait : « Vois comme tu troubles ta mère ». Et il lui ordonnait : « Si tu te poses encore des questions, viens m'en parler en cachette. Cela m'évitera de me disputer avec ta mère... Tes états d'âme enfantins ne méritent pas tant de drame ! »

En effet.

Aujourd'hui Sandra n'avait plus d'état d'âme, et ne réfléchissait plus guère qu'à l'aide des miroirs.

Mais les miroirs pour l'heure se convulsaient. Là-bas le bébé pleurait.

« Ah pensa Sandra je me sens vide.

Ah pensa Sandra j'ai mal. »

Déjà le vide creusait son trou en elle, déjà le vide faisait s'évaporer la chair surnuméraire.

Même les miroirs ne parvenaient plus à retenir son reflet, grossi par leurs propres rondeurs... Peu habitués à un tel effort, ils se mirent à pâlir, à suer... Un appel plus strident du bébé les fissura, et Sandra leur tourna le dos.

Sandra s'assit au bord de l'Orifice, les pieds en avant

Et se laissa glisser

Et se laissa aspirer

Sans peine

Par l'Orifice étroit mais goulu

Qui la recracha dans l'étang.

« Tiens, pensa Sandra lorsque depuis les profondeurs elle parvint à remonter à l'air libre. Tiens tiens, pensa-t-elle, je ne dois pas être si bonne que ça à garder. L'Orifice m'a recrachée. L'étang ne m'a pas retenue prisonnière. Et, constata-t-elle en avisant son visage qui la regardait depuis la surface de l'eau, et et, vérifia-t-elle une seconde fois, et et et ! les miroirs m'ont rendu mon reflet.

Je ne suis donc pas si bonne que cela à garder. »

Sandra ne sut si elle devait se réjouir ou non de cette déduction. Après tout, jusqu'alors elle n'avait guère été définie que par son statut de prisonnière précieuse. Oui, une prisonnière précieuse détenue dans un labyrinthe hanté d'ogres inquiets, d'usuriers de la beauté et de miroirs espions, où le plus important était de se fondre dans les reflets afin de se faire remarquer le moins possible.

Cela ne constituait pas une situation idéale pour une jeune femme, Sandra en convenait. Mais du moins, songea-t-elle avec un soupçon de regret en éternuant dans l'eau froide, du moins se sent-on importante.

Enfin... précieuse.

Enfin euh... nécessaire.

Un objet nécessaire.

Barbotant dans la vase de l'étang, tentant tant bien que mal d'atteindre son bébé qui appelait toujours, se faufilant entre les tiges de nénuphars et les racines de tant d'autres choses vagues qu'elle ne cherchait pas à définir, Sandra ne savait pas si elle était encore précieuse, ni importante.

Les éléments d'ici, Sandra le voyait bien, ne la considéraient pas comme particulièrement précieuse. Aux yeux de l'étang, elle ne représentait sans doute qu'un gros poisson maladroit.

Aux yeux des goélands qui planaient, qu'un sujet d'étonnement...

L'étang, les nénuphars, les goélands, les algues, ne s'attaqueraient à elle que mollement et à défaut d'autre chose ; si elle imposait efficacement sa volonté, ils la laisseraient peut-être passer ; mais elle pouvait aussi bien mourir, disparaître, sans que cela entachât leur indifférence essentielle. Ici, elle n'était le reflet de rien. On chercherait peut-être à la consommer ; mais en tout cas pas à la conserver.

Ce monde indifférent était peu confortable, admit-elle en arrachant une sangsue de sa cheville et en battant des bras parce qu'elle avait glissé sur la vase. Mais cette impassibilité avait un avantage : elle rendait sa liberté affective à Sandra. Sandra n'était plus un objet. Ici pas de ON à ménager, personne qui vous ligote dans l'illusion du reflet amoureux.

Ici, elle n'était ni belle, ni bonne, ni précieuse.

Il y a par contre urgence, pensa soudain Sandra, à devenir le sujet de ma propre survie.

D'où lui était venue cette idée étonnante, Sandra n'aurait su l'expliquer. Mais elle s'empressa de mettre à l'épreuve cette philosophie pratique.

« Tu entends ?! » cria-t-elle donc en arrachant une seconde sangsue de sa cheville. « Suis pas bonne, goulue. Suis pas bonne à aspirer. Je ne suis pas pour toi. » La sangsue essayait de nouveau d'atteindre sa peau, alors d'un geste ample Sandra l'expédia dans les airs – où elle fut interceptée par un goéland.

Sandra rit.

Oui, il était bon de se battre pour exister. Il était bon de se sentir libre.

Liberté limitée, certes, reconnut-elle en chassant par de grands moulinets de bras les goélands trop curieux.

Mais au moins liberté de répondre... à l'agresseur.

Argumenta-t-elle en perdant pied soudainement, et se retrouvant à nouveau aspirée par les hauts fonds.

Ah les hauts fonds... C'est qu'ils la désiraient, ceux-là ! Elle avait conclu trop vite à l'indifférence générale. Ceux-là l'aspiraient, la mignotaient, lui faisaient miroiter parures d'algues et profondeurs nacrées. A cet endroit, l'onde se libérait de la vase et prenait des teintes bleu turquoise, des transparences roses...

« Pas question ! » se fâcha Sandra, se débattant pour remonter à l'air libre.

« Je ne vous désire pas, moi ! » cria-t-elle. Et elle s'échappa dans un arrachement bleu.

Tout de même, avoir été courtisée par si belle eau la rasséna un petit peu. « Ici aussi je pourrais m'adapter... être quelqu'un... » songea-t-elle.

Comme sensibles à son hésitation les bras passionnés des courants sous-marins la saisirent à nouveau et l'entraînèrent dans une valse sauvage.

« Non ! » hurla-t-elle, renvoyant au nez de l'étang les petites perles dures de son refus. « Ce n'est pas ce que je choisis ! »

Son soupirant, vexé, l'abandonna.

Elle aspira une large goulée d'air. Et dut replonger pour passer un barrage de planches.

Que choisissait-elle au juste, avait-elle le temps de choi...sir... quoi... que ce... fût ? glouglouta-t-elle furieusement.

Les pleurs désespérés de son bébé la cueillirent alors qu'elle émergeait avec peine de ce questionnement existentiel. Il y avait une certaine urgence dans ces pleurs. Et même un certain affolement.

« Calme-toi, j'arrive ! » cria Sandra en échappant, une fois de plus, aux bras passionnés des courants soupirants. « J'arrive, mon ange... » répéta-t-elle entre deux noyades. En entendant sa voix, le nourrisson se mit à appeler de plus belle. Il s'impacientait.

... Il y avait de quoi. Une nuée de goélands blafards et de corbeaux en deuil survolaient le berceau, bloqué dans la rose-raie de la rive. Sandra l'atteignit enfin. Elle bondit, elle hurla et remua furieusement la tête, les bras, les jambes, les hanches... bref agita tout ce qu'elle pouvait agiter pour chasser les agresseurs. Offusquées par cette danse barbare, éhontée eussent dit ses parents, les bestioles s'éloignèrent.

« Enfin » songea Sandra.

Elle attrapa le couffin.

Les paupières fermées, affaibli et rouge, le bébé s'obstinait à crier.

Sa voix s'était faite toute petite, si fatiguée.

Les larmes roulant sur ses joues, Sandra prit l'enfant dans ses bras.

Sentant son odeur, il se contorsionna et se pelotonna, trouvant sa place entre ses seins et son ventre, là où la sensation de vide, de perte, s'était manifestée tout à l'heure si furieusement.

Sandra berça le petit corps avec précaution, car elle ne savait pas bien comment le toucher. Le cœur minuscule retrouva un rythme plus régulier. L'enfant ouvrit ses yeux bleu marine et la regarda fixement.

Elle le contempla en retour.

Ils s'entre-regardèrent un bon moment.

Elle le huma et s'enivra de son odeur vivante, d'eau et de pain.

Puis le corps de Sandra, aspiré par la boue, cerné par l'eau glacée, se mit à trembler. Elle ne lâcha pourtant pas le bébé. Le tenant fermement au contraire, elle se fraya un passage dans la roseraie et atteignit enfin la sécurité relative de la berge.

L'enfant ne pleurait plus mais la regardait toujours, sans ciller. Une expression d'interrogation douloureuse pointa dans ses prunelles sombres. Elle sourit, s'installa en tailleur sur l'herbe chaude, et approcha la petite bouche de son sein.

Il suçà, aspira, téta. Le lait commença à couler.

C'était une sensation incroyable pour Sandra.

Elle poussa un long soupir de contentement.

Puis un petit cri de douleur.

Son sang avait recommencé à couler, en même temps que le lait.

La vie réelle n'était pas des plus commodes, convint-elle.

Mais si surprenante.

Elle se sentait bouleversée par cette petite boule froissée entre ses bras.

Elle songea : « Il faut que je l'appelle. Il faut que je lui trouve un nom. »

Un goéland passa. « Pas Goéland », rêva-t-elle.

Un nénuphar dressa sa tête languide. « Pas Nénuphar, non plus. »

« Tendresse, peut-être. »

« Je l'appellerai Tendre, peut-être. Ou Autre. Tendre Autre. »

Etait-ce bien un nom ? Elle ne savait pas encore...

Elle repoussa la question du nom à plus tard.

A plus tard aussi, la question de leur logement pour la nuit.

Quant à manger, il n'y fallait pas songer.

Le petit rota, puis s'endormit.

Sandra sommeilla elle aussi, assise, les bras serrés, la joue posée sur la minuscule tête chaude.

.....

L'aube vint, brillante.

Quand Sandra leva la tête, elle vit qu'un cavalier la regardait. Il était richement vêtu. Il paraissait ébloui :

- Que vous êtes belle, dit-il. A croquer.

Sandra avait déjà entendu cela.

- Oh non... soupira-t-elle.

- Voulez-vous venir chez moi ? Je vous enfermerai dans une chambre dorée...

- ...

- Non ? Rouge si vous préférez.

- ...

- Ou bien bleue, paniqua-t-il en remarquant sa moue. C'est plus inusité, mais qu'importe...

- ...

- Bien sûr, nous emporterons aussi le berceau.

- ...

- Et son contenu, ajouta-t-il précipitamment, en faisant une légère grimace car Sandra n'avait pu changer le bébé.

- Qu'en... qu'en pensez-vous ? Mon palais recèle, paraît-il, les plus belles serrures.

Sandra soupira. L'enfant ouvrit les yeux, bougea, appela. Elle le salua en souriant et le mit doucement au sein.

Ce spectacle parut pétrifier le cavalier. Puis il lui tira des larmes.

- Eh... eh bien ? demanda-t-il en reniflant. Je vous en prie, vous êtes si belle...

- Pour l'enfermement, il n'y faut point songer, répondit Sandra.

- Oh... dit le cavalier, déçu. Etes-vous sûre ?

- ... Oui.

- Pas d'enfermement pour vous ? C'est très inhabituel.

- ...

- Faites-vous partie de ces émancipées ? Ou êtes-vous simplement folle ?

Sandra s'était mise à chanter et l'enfant l'écoutait, concentré, repu.

- ... Vous êtes si belle pourtant... soupira le cavalier.

Sandra leva les yeux et l'examina. Il lui rendit son regard, un regard triste mais curieux.

- Pas d'enfermement pour moi, répéta-t-elle. Voyez-vous, je me suis déjà échappée.

- Non ? fit le cavalier étonné.

- Oui. Trois fois... mentit (légèrement) Sandra.

- Oh ! s'exclama le cavalier. Mais c'est horriblement dangereux.

- Et pourtant, je l'ai fait, répliqua-t-elle (modestement).

Dans les yeux du cavalier, le désarroi se teinta d'admiration..

- Oui, insista-t-elle. Telle que je suis. Et avec mon bébé que vous voyez là.

- Vous vous êtes évadée trois fois et avec lui ? émit d'une voix étranglée le cavalier – cette fois avec une pointe d'incrédulité. Qui agaça Sandra.

- Vous ne me croyez pas ?

- C'est qu'il ne paraît avoir que quelques ...euh... quelques heures...

- Parfois les choses se précipitent... bredouilla-t-elle en rougissant.

Il la dévisageait toujours, et à mesure, il se sentit plus triste, et les commissures de ses lèvres tombèrent, et ses épaules se voûtèrent.

- Est-ce de ne pas me croire qui vous rend si triste ? s'enquit Sandra, émue.

- Oh vous êtes bien libre de mentir... répliqua-t-il.

- Eh bien alors ?

- Vous ne voulez pas de prison, ni dorée, ni rouge, ni bleue. Vous n'aimez pas les serrures. Peut-être même n'aimez-vous pas les murs ?

Il avait pris un ton d'amère dérision. A quoi servirait-il, lui, si cette mode se répandait ?

Mais elle ne perçut pas l'ironie. Elle répondit sérieusement :

- Aimer les murs ? Ah... ça je n'en sais encore rien. Je n'ai pas encore mûrement réfléchi aux murs.

- Vous êtes désespérante.

- Vous croyez ? répondit-elle distraitement.

- Vous...

Elle fronça les sourcils :

- Ah, un peu de silence s'il vous plaît. Laissez-moi penser.

Il se rencogna sur sa selle, boudeur. Il ouvrit la bouche, puis la referma. Son cheval piaffa.

- Pauvre bête, dit Sandra en considérant pour la première fois le cheval. Quel état que celui de cheval...

Puis :

- Ecoutez, pour les murs je ne sais pas. Ce que je sais parfaitement en tout cas, c'est que je n'aime pas les miroirs. Ne m'offrez jamais aucun miroir.

- Vous êtes si belle, de quoi vous servirait un miroir ? répondit spontanément le cavalier.

Puis il se rendit compte de l'absurdité de ce qu'il venait de proférer – les belles femmes, d'ordinaire, adorent les miroirs – et il se mordit les lèvres. Avant de pâler.

Elle le regarda plus attentivement :

- Vous êtes pâle.

- ...

- Vous venez pourtant de me faire un merveilleux compliment. D'où vient que vous soyez si pâle ?

- C'est que vous n'aimez pas les miroirs.

- Et ?

- C'est que je dois renoncer à vous.

- Ah...

- Puisque vous n'aimez ni les murs, ni les serrures ni les miroirs, me voici tout à fait inutile. Je m'en vais.

Elle demeura muette de surprise.

- Adieu, Damoiselle.

Il tira sur les rênes et commença à faire faire un demi-tour à son cheval.

- Ah mais non ! protesta Sandra.

- Non, quoi ?

- Vous ne partez pas, affirma-t-elle.

Il redressa la tête, la dévisagea.

- Vous, un cavalier, vous n'allez tout de même pas m'abandonner ici, seule et dans le péril ?

- Eh bien... n'est-ce pas ce que vous voulez, demeurer seule ?

- Je n'ai pas dit cela.

- Mais vous avez dit...

- Que je ne veux pas être enfermée. Mais par contre je veux bien... être accompagnée, rétorqua-t-elle.

- Ah ?! s'étrangla-t-il – un tendre étouffement d'amour.

- Voilà, c'est le problème, poursuivit-elle. On dit un mot, et vous en entendez un autre. Il faut cesser de confondre les mots, Monsieur.

- Oui ? souffla-t-il.
 - Les dernières heures m'ont enseigné quelques distinctions précieuses. Tenez par exemple... C'est un peu gênant...
 - Mais encore... ? Je vous écoute.
 - Les dernières heures m'ont appris – ce ne sont que des exemples.
 - J'entends bien.
 - ... M'ont appris, donc, qu'une sangsue ne peut pas se confondre avec un bébé qui tête. Ni un goéland carnassier avec un tendre objet d'amour.
 - Ah ?
 - Oui je vous assure. Et subséquemment, on ne peut amalgamer un cœur avec une clé.
 - Ni le comparer avec une serrure ?
 - Non plus avec une serrure.
 - Mais alors ... ?
 - Ni encore... ajouta-t-elle en l'examinant mieux, et rougissant un peu : Ni identifier vos bras avec des murs.
 - Ils sont pourtant forts mes bras, se vexa-t-il. Forts et très sûrs.
 - Sans doute sont-ils emplis de mérite... mais ce ne sont pas des murs.
 - Si vous le dites... quoique cela me dépote... grogna-t-il. Et il abaissa ces objets symétriques. Avant de murmurer :
 - Eh bien, que faisons-nous à présent ?
 - Nous faisons des vers, constata Sandra.
 - Ah ? Mais cela est vrai. Des vers en « ure »...
 - Et en « ite » compléta Sandra.
- Le cavalier réfléchit un instant.
- Moi cela me plaît de faire des vers avec vous, affirma-t-il.
 - J'en suis heureuse, répondit – s'empourprant bien chastement - Sandra.
 - Et vous, faire des vers, vous aimez bien cela ?

- Eh bien je...
- Et être aimée, aimez-vous être aimée ?
- Par vous ?
- Par moi.
- Mais... mais je ne sais pas encore.
- Vous ne le savez pas ?
- Mais non. Ah, vous me bousculez !

Le cavalier pâlit de nouveau, affreusement, et versa à terre.

.....

- Ne faites point ce visage là, souffla Sandra en caressant la joue du cavalier (qui n'en était plus un).

- C'est que... je suis tombé.
- Vous êtes en vie cependant.
- Mais à terre. Vous ne m'aimerez plus.
- Vous aimer ? Est-ce bien de ce point que nous débattons ?
- A vrai dire...pas tout à fait. J'évoquais le plaisir... le plaisir...

...

- Eh bien, dites ?
- Que vous éprouveriez à être aimée... par moi.
- ... ?
- ...
- Etre aimée... Pourquoi pas... A certaines conditions.
- Ah !....
- Nous en reparlerons.
- Ah, Madame !
- Qu'avez-vous encore ? Vous tremblez ?
- C'est que je suis heureux, Madame.
- Ne soyez pas si heureux par avance. On ne sait jamais.
- Justement. Il faut attraper le bonheur au vol et vivre ses tremblements quand ils se présentent.
- Vous avez de jolies idées ! Pour un geôlier...
- Puisque vous m'assurez que ce n'est plus la mode...

- Je vous l'assure, Monsieur. Au pays de mes pensées, en tout cas.

L'homme tombé, qui s'était relevé, soupira. Puis, faisant un grand effort sur lui-même :

- Eh bien nous nous passerons de clé !
- Ah ! quelle belle décision... Monsieur, vous me plaisez.
- Mais vous tremblez vous aussi, Madame.
- C'est que voyez-vous... Monsieur...
- Mais je ne vois que vous. Je suis ébloui par vous.
- J'ai froid.
- Mais bien sûr ! Où avais-je la tête ?

S'agenouillant à nouveau, l'homme ôta sa cape maculée de terre et la posa sur les épaules de Sandra.

- Merci bien, Monsieur.
- Vous tremblez encore, cependant, dit-il en la dévisageant.
- C'est peut-être que j'ai faim...
- Ah... si ce n'est que cela... Venez souper dans mon jardin.

Il l'aida galamment à se relever, puis à monter sur la selle, son bébé dans les bras.

- Et après souper, ami...
- Oui ?
- J'ai... nous avons besoin d'un bon bain, mon bébé et moi.
- Un bain. Eh bien...
- Oui.
- Une cuve et de l'eau ?
- Certes.
- Dans un lieu retiré ?
- Si ce n'est point abuser de votre bonté.
- Cela... cela doit se discuter, Madame.
- Ah ?
- Oui. Permettez que j'en confère avec moi-même.
- Eh bien... faites. Durant que vous entretenez votre âme, je ferai marcher le cheval.

- Il s'éloigne un moment, puis revient, l'air décidé.
- J'ai résolu en moi-même...
 - Vous avez résolu... ?
 - Vous aurez votre cuveau, si vous me promettez...
 - Oui, Monsieur ?
 - Si vous me promettez que vous ne vous... que vous ne...
 - Achevez. Quel étrange souci ?
 - J'ai souci, Madame ! Là !
 - Mais de quoi ? Délivrez-vous.
 - Vous allez vous moquer...
 - ... Mais je ne rirai point.
 - Je crains... que vous ne disparaissiez, Madame...
 - Quelle étrange idée, Monsieur ?
 - Avec la complicité amoureuse...
 - ... ?
 - De l'eau de votre bain.

octobre 2005

